

PAYSANS

Ferdinand Thiry

PaySans

Essai romanesque

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :

Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persée.fr

À Božidar et ses frères Franjo, Mirko, Dolfé, Miloš, Slavko

*Le paysan, c'est quelqu'un qui est relié à un pays
et le pays c'est le village, non en tant que ferme, mais en
tant que construction qui inclut son environnement.*

Joëlle Zask

*Notre petite bourgeoisie est toute formée de déracinés.
Il suffit de remonter à une ou deux générations pour
y rencontrer le paysan. Tout le fond [...] est là.*

Jean-Charles Harvey

On sort du néant à sa naissance – on y retourne à sa mort. Son existence a été un simple interlude astral sur un lopin de Terre.

Au crépuscule de ma vie, il est temps de suivre le conseil de Paul Valéry : « faire en soi le tour du propriétaire. »

LE PAYSAN DU DANUBE¹

¹ – Titre d'une fable de La Fontaine (Notre de l'auteur).

De l'enfance rurale

J'ai atterri en plein hiver, tout nu et gluant, dans un village de Slovénie sous régime communiste. Mon père était un juge, marié à une grosse paysanne beaucoup plus jeune – c'est elle qui m'a mis au monde comme le petit Jésus, non loin de l'étable familiale qui abritait trois vaches et d'un enclos où engraisaient un cochon et de la poulaille.

Chaque jour ouvrable, après avoir tenu audience au palais de Dravobor, la petite ville voisine, et avoir condamné pour malversations des fonctionnaires du Parti, mon père revenait par le bus intercommunal de 15h07 à la ferme où il déjeunait en solitaire, la conscience tranquille d'avoir accompli son devoir, mais sans aucune illusion – les détenus étant en règle libérés peu de temps après la sentence, sans avoir pleinement accompli leur peine. Il lui arrivait donc d'en rencontrer

le dimanche matin au marché du bourg. Cérémonieux, il soulevait alors ostensiblement son chapeau en feutre noir et les haranguait d'une voix si forte qu'on aurait pu la croire menaçante : « Camarade, déjà sorti de prison !? » Le coupable acquiesçait d'un sourire à la fois provocant et craintif, avant de disparaître sans demander son reste.

Après sa 'journée continue' décrétée en vigueur sur tout le territoire national au nom d'un Socialisme éclairé qui libère les travailleurs l'après-midi pour les ouvrir à la culture, mais en fait leur permettre d'exercer un petit boulot en privé plus rémunérateur – immuablement, il quittait son unique costume anthracite à rayures, qu'il portait hiver comme été, pour revêtir un vieux pantalon chancelant en velours élimé, une chemise à carreaux rouges (qu'un cousin émigré au Brésil lui avait envoyée) et un blouson en cuir qu'il avait porté dans le maquis pendant la guerre. Je me souviens surtout de ma fascination enfantine pour ses chaussures noires de géant, aux lourdes semelles compensées. Elles devaient faire du 47. Il les rangeait toujours avec grands soins dans un sac en feutre conçu à cet effet, puis chaussait de vieilles bottes déjà crottées.

C'était un homme silencieux. On ne savait jamais s'il vous regardait ou non – 'sous un sourcil épais il avait l'œil caché'. Quand une fois (j'avais dix ans) je

lui ai demandé ce que faisait un juge, s'il punissait les méchants, les 'gens de rapine et d'avarice' il m'a répondu qu'« il ne faut point juger des gens sur l'apparence. » Ma vie durant, j'ai gardé ce conseil en mémoire et l'ai appliqué à la lettre, ce qui m'a valu nombre de déboires.

À la nuit tombée, après le souper qui consistait la plupart du temps en une sorte de potée (indigeste pour mon âge, elle me faisait faire des cauchemars), il s'isolait dans une antichambre dont il avait seul la clef. Elle abritait une immense bibliothèque de vieux livres de droit publiés à Heidelberg. Sur un bureau, parmi des tonnes de dossiers, trônait un énorme magnétophone à bandes fabriqué en Allemagne. Amoureux fou d'opéras, il avait enregistré à la radio viennoise les cantatrices les plus sublimes de son temps et il lui arrivait de les accompagner de sa voix de baryton, jusqu'à l'aube, quand il ne s'endormait pas avant... Carmen était son drame fétiche. L'air qu'il réécoutait sans se lasser, de manière obsessionnelle, était « Je dis que rien ne m'épouvante ». Ce n'est que beaucoup plus tard, quand je me suis intéressé à l'art lyrique, que je compris qu'il n'était pas envoûté par la sulfureuse bohémienne, mais par Micaëla, la jeune paysanne abandonnée par Don José, et qui pourtant cherchera à le sauver. Sa fragilité courageuse (elle a beau faire la vaillante, elle meurt d'effroi !) face à la beauté dangereuse de celle qui trans-